
Sexualisation de l'écriture et satire sociale dans *Branle-bas en noir et blanc* de Mongo Beti : entre soumission et exploitation de la femme

Armél Jovensel Ngamaleu
Université de Douala (Cameroun)

RÉSUMÉ

Cet article problématise la sexualité dans le dernier roman de Mongo Beti : *Branle-bas en noir et blanc*. Nous convoquons l'approche sociocritique d'Edmond Cros pour explorer les contours du discours social, sur fond réaliste et satirique, du romancier. De fait, Mongo Beti a su procéder à la sexualisation, voire à l'érotisation de sa fiction en passant au peigne fin les réalités déconcertantes des mœurs sexuelles de ses personnages. Ainsi, son écriture romanesque est non seulement sexualisée mais aussi dotée d'une visée résolument satirique et féministe. Car la femme, qui occupe une part belle dans l'univers diégétique, est presque réduite à un instrument sexuel pour diverses raisons (machisme, proxénétisme, pédophilie, etc.). L'auteur dépeint, satirise donc une société phallocratique, confrontée à une profonde dépravation/occidentalisation des mœurs sexuelles.

INTRODUCTION

Le sexe est (devenu) un thème matriciel de la littérature. L'érotisme/la pornographie⁷⁷ se dit, s'écrit et s'y lit à travers des

⁷⁷ Pour Gilles Lapouge (2014) dans son article « La pornographie », dans l'Encyclopédie numérique *Universalis*, il n'y a pas de réelle frontière entre les deux termes ; « ces deux notions sont à la fois enchevêtrées et remuantes. » Toutefois, Dominique Baqué (2002)

modalités ou des procédés divers. C'est ce que Gaëtan Brulotte (1998) appelle « l'érographie », concept qu'il théorise pour tenter de lever l'équivoque entre les notions d'érotisme et de pornographie. Pour lui, l'érographie se veut un concept fédérateur ou généralisateur. De ce fait, il renvoie à toutes les manifestations ou pratiques à connotation sexuelle, représentées en écriture dans l'univers littéraire. Les XX^e et XXI^e siècles peuvent en effet être tenus pour ceux qui ont vu émerger chez les écrivains africains francophones une littérature érographique. Parmi ces écrivains, des auteurs de renom se sont démarqués par une écriture intimiste et libidineuse. À ce titre, on peut citer Calixthe Beyala (*Femme nue, femme noire*), Ken Bugul (*De l'autre côté du regard*), Malika Mokkedem (*L'Interdite*), Ananda Devi (*Ève de ses décombres*), Sami Tchak (*Filles de Mexico*) et Alain Mabanckou (*Petit Piment*). Mongo Beti n'est pas à exclure de ce registre érotico-littéraire. Son dernier roman *Branle-bas en noir et blanc*⁷⁸ peut être considéré, à bien d'égards, comme une œuvre érographique si l'on s'en tient à la conception de Brulotte. Ce roman semble, dès lors, s'inscrire dans la logique des « textes de jouissance », pour reprendre Barthes (1973). En effet, il « met en état de perte, [...] déconforte, fait vaciller les assises historiques, culturelles et psychologiques du lecteur, la consistance de ses goûts, de ses valeurs et de ses souvenirs, met en crise son rapport au langage », selon Barthes (1973 : 23). Mongo Beti y mobilise à la fois, eu égard aux évocations/suggestions et aux descriptions des scènes ou activités sexuelles dans le roman, « l'érotisme implicite » et « l'érotisme explicite », si l'on s'inspire de Jouve (2005 : 123-125). Notons qu'une part belle est faite aux personnages féminins dépeints sous plusieurs facettes et, de manière générale, dans une intention critique. La description de leur sexualité et des rapports qu'ils entretiennent avec leurs pairs masculins est essentiellement péjorative dans la société romanesque. Ainsi, en quoi la femme fait-elle l'objet à la fois de soumission et d'exploitation/satisfaction sexuelle dans *Branle-bas en noir et blanc* ? Nous nous proposons, à partir de l'approche sociocritique d'Edmond Cros, d'y répondre. Pour celui-ci « [...] le fait [que le texte] soit considéré comme une pratique le fait apparaître comme un travail ancré dans l'histoire d'une collectivité et donc dans une continuité sociale » (2003 : 53). S'inspirant de sa saisie du « sujet

emploie le terme « pornographie » pour renvoyer à toute forme de mise en scène sexuelle essentiellement exhibitionniste, impudique et licencieuse.

⁷⁸ Pour les références dans la suite de notre propos, ce titre sera noté *BBNB*.

culturel »⁷⁹, nous allons explorer la portée satirique du discours social de Mongo Beti. Pour ce faire, nous analysons les modalités suivant lesquelles les pratiques sexuelles riment, d'une part, avec soumission et, d'autre part, avec exploitation.

I. DE LA SOUMISSION SEXUELLE DE LA FEMME

Dans *Branle-bas en noir et blanc*, le sexe est un thème matriciel. Les hommes autant que les femmes, dans leur majorité, le banalisent par l'appréhension qu'ils en ont et leurs mœurs sexuelles. Chez eux, le sexe peut se négocier facilement et s'accomplir dans des lieux communs. Les femmes, quant à elles et à divers égards, se veulent domptables et frivoles ; elles font montre, par conséquent, d'une soumission presque volontaire dans l'acte sexuel.

I.1. DU RITUEL DES *PARTIES DE JAMBES EN L'AIR*

Le sexe est banalisé dans la société insolite que dépeint, avec un humour noir, le récit de Mongo Beti. Ses personnages ont un goût prononcé pour le sexe et le pratiquent comme un rituel. En général, les modalités sont simples pour ceux qui maîtrisent les règles du jeu qu'elles soient explicites ou implicites. Dès lors, ces rencontres ou « parties de jambes en l'air » (*BBNB* : 10) s'apparentent à des « plans culs » (Bayart, 2014). Il s'agit, à proprement parler, de rendez-vous de cul ou des planifications/programmations sexuelles pour ceux qui s'y adonnent. Les lieux ou les terrains de ce sport sexuel sont, le plus souvent, des auberges qui, dans le jargon employé par le narrateur, constituent des « abattoirs » à savoir des lieux où sont massacrées des bêtes. C'est dire que l'acte sexuel est assimilé à l'abattage. La métaphore dans ce cadre est vive si on se fie aux significations prêtées à ce vocable dans les

⁷⁹ Ce concept est une variable évolué du « sujet transindividuel » de Goldmann (1964). Faut-il rappeler que la sociocritique, soucieuse de faire évoluer l'approche sociologique de la littérature, se propose de trouver les voies pour analyser comment le texte travaille le social. « Pour la sociocritique, [notamment chez Cros,] le problème de départ passe par la définition et la nature du sujet. » (Marc Marti, 2014 : 2) En effet, selon Cros, le « sujet culturel » est « une notion recouvrant sans s'y superposer exactement le sujet idéologique et le sujet transindividuel » (*Id.*). Ce concept prend donc en compte la dimension individuelle et celle collective dans l'exploration de la matière textuelle et dans son épaisseur. Ainsi, « [l]e sujet culturel est à la fois au croisement de la formation de la subjectivité et des processus de socialisation » (M. Marti, 2014 : 3).

représentations communes des populations du Cameroun dont Mongo Beti est originaire. Le verbe « abattre » à l'instar d'autres (*tuer, couper, chicoter, punir, limer*, etc.), tel que le souligne Flora Amabiamina (2017 : 239), est surdéterminé dans l'imaginaire social des Camerounais et signifie la majorité psychologique de l'homme sur la femme lorsqu'il est employé dans le domaine sexuel. Aussi abattre sa partenaire sexuelle ou la tuer la ravale-t-il au rang de proie.

Il va sans dire que se livrer à ce type de pratique pour ses acteurs est une manière de s'exprimer, de satisfaire sa faim et son appétit sexuels en toute liberté, sans complexe ni protocole. La pratique sexuelle devient ainsi un rituel avec ses codes et ses principes. Eddie est « un personnage plutôt jouisseur », d'après Fandio (2003 : 3) ; il est un « grand amateur de femmes et de vins » (*id.* : 9). De retour d'Europe, Eddie, « redevenu un parfait autochtone », s'est vite habitué « aux pratiques communes ». Par pratiques communes, il faudra entendre raccompagner régulièrement à leurs domiciles des partenaires d'une nuit à bord de sa Mercedes blanche qui fait partie de l'arsenal mis à profit par le jeune homme pour appâter ses proies. Le narrateur précise à dessein que « c'est un usage consacré ici, même pour un célibataire, [...] de ne point emmener sa partenaire d'une nuit chez soi » (*ib.*) mais plutôt à l'auberge, dans un hôtel ou, mieux encore, dans un studio ou tout autre local idoine prêté par un ami complaisant pour l'occasion, et qu'on appelle un « abattoir » (*ib.*). Si on ne prend que l'exemple de l'auberge, c'est un lieu auquel est associée une symbolique négative. L'auberge représente un espace de luxure accueillant les amours interdites ou volées. Le narrateur de *Branle-bas en noir et blanc* en donne une signification fort éloquent :

Ce qu'on appelle auberge chez nous est une sorte de maison de passe exempte de tout confort, avec des tarifs cocassement dégressifs - tant pour la nuit, tant pour une demi-journée, tant pour la sieste, c'est-à-dire deux heures. Des couples hâtivement formés viennent y forniquer avec une rage mécanique, l'esprit ailleurs, comme si leurs organes étaient mus par des ressorts électriques incontrôlables (*BBNB* : 94).

Il apparaît alors que la femme est prise par l'homme pour une bête qu'il tue via l'acte sexuel et dont il se gave charnellement. En clair, elle est un simple objet de satisfaction sexuelle, de procuration du plaisir pour des hommes avides de satisfaire leurs fantasmes. De fait, la péjoration de la femme dans le récit transparaît encore à travers la frivolité dont elle est affublée. Elle est presque toujours soumise, manipulable et bon marché. Le narrateur qualifie ces femmes prêtes à satisfaire les désirs sexuels de différents hommes de tous bords, de *bamboulines* ou *bamboulinettes*. Ces mots péjoratifs dérivent de « bamboula », « une adolescente africaine un

peu délurée, mais pas trop, sinon elle n'a plus rien de particulier, et devient une pute banale comme ses aînées » (*BBNB* : 40). Nous pouvons comprendre pourquoi parlant d'Eddie, le narrateur se moque du comportement concupiscent de cet amateur des rencontres lubriques fugaces : « C'est un peu comme avec les bamboulines et les bamboulinettes, quoi. Aujourd'hui, tu en traites une, si tu manques de coffre, et tu renvoies les deux ou trois autres à plus tard, et même à la semaine suivante » (*BBNB* : 80). Tout se passe facilement pour les célibataires comme Eddie. Il se plaît à ce jeu libidinal et en est même dépendant. Sa réjouissance charnelle est quotidienne. Les femmes sont nombreuses pour satisfaire ses appétits sexuels divers. Eddie, l'hédoniste, en a pris l'habitude au point « de passer la nuit ailleurs qu'à son foyer, comme chacun fait ici dans sa situation » (*BBNB* : 111).

En effet, Eddie délaisse sa grande maison où il vit seul pour fréquenter des lieux des auberges sans aucune vergogne puisque c'est, comme le souligne le narrateur, « une pratique commune » (*BBNB* : 9). Pour lui, ce mode de vie est facile, peu coûteux et agréable. Le héros mène ce train-train quotidien avec fierté. L'amour pour lui est une perte de temps. Il se décrit fièrement comme un être incapable d'aimer ou à même de fonder une famille : « Moi, je ne suis pas amoureux. L'amour n'a pas encore fait de moi un cinglé » (*BBNB* : 32). Autrement dit, il n'a pas le cœur pour aimer mais pour vivre. Son cœur ne bat (et ne saurait battre ?) pour une femme. D'ailleurs, il renchérit : « [...] je n'ai jamais eu de chagrin d'amour, [...]. Je ne suis pas du tout romantique, moi. » (41) Cependant, il fait l'amour comme il boirait de l'eau pour étancher sa soif. Il passe donc d'une relation sexuelle éphémère à une autre.

Le narrateur examine le phénomène généralisé de parties de jambes en l'air qui ronge sa société comme un cancer. Les célibataires et même les hommes mariés y sont embarqués. Seulement, si les premiers n'ont pas de compte à rendre à quiconque, les seconds sont régulièrement confrontés à la dure réalité quand arrive l'heure de rentrer chez soi car, après le plaisir/la jouissance, s'en suit un moment angissant :

Ou bien vous n'avez pour compagne qu'une simple régulière, qui prétend vous casser les pieds, en venant vous postillonner sous le nez : "Ouais, est-ce que c'est une heure pour rentrer à son foyer, ça ? Où tu as passé la nuit ?" Ce n'est pas une claque qu'elle s'attire, mais une roustes, et on n'en parle plus, parce qu'elle a vite compris où est sa vraie place. Justement la vraie place de la femme est encore à débattre chez nous, de l'avis unanime des observateurs (*BBNB* : 111-112).

Le constat est clair. « La vision masculine de la femme est sous développée, l'accent est mis sur l'état de sujétion dans laquelle est tenue la femme », comme le souligne Bernard Mouralis (1994 : 23). La société portraiturée par le romancier est gouvernée par une mentalité foncièrement phallocratique. La femme n'y a presque pas de valeur aux yeux des hommes qui se considèrent comme supérieurs et peuvent, pour cette raison, se permettre tous les excès et abus au détriment des femmes. Aussi ne doit-on pas s'étonner de voir les femmes cocues se résigner et accepter ce triste sort. Mongo Beti, par la voix de son narrateur, critique sans ambages cet état des choses : « [...] il faut quand même le signaler, une société où le mari virtuel ou vrai peut découcher à sa guise sans avoir à rendre compte à personne est une société qui boîte. La nôtre boîte très bas » (*BBNB* : 113).

Dès lors, si tant est l'état des lieux en matière de rite ou de sport sexuel dépravé dans la société diégétique, quelle perception/image de la femme s'en dégage-t-elle ?

1.2. LA FEMME : DE LA MALLÉABILITÉ À LA DÉVALORISATION

La mentalité machiste et phallocratique dicte sa loi dans la société portraiturée et constitue une source d'aveuglement social général. Néanmoins, dans un tel environnement, la femme semble être victime et consentante en même temps. La situation se révèle donc paradoxale et insolite. Flora Amabiamina (2015 : 66) constate que : « Dans le domaine sexuel, [les femmes] sont souvent tenues pour des instruments de plaisir [...]. Aussi, [...] [elles se doivent d'] être disponibles pour assouvir le désir masculin ». Certains personnages féminins du récit ploient sous le joug des hommes sexuellement voraces qui, de plus, n'ont quasiment aucun respect pour la femme. Il en va ainsi d'Eddie, le héros phallocrate, un bourreau des femmes. Il exploite les femmes à sa guise. Il manipule Antoinette, une prostituée désireuse d'émigrer à l'étranger, à la quête d'une vie meilleure. Pour ce faire, elle compte sur l'aide d'Eddie qui lui promet de la mettre en contact avec un homme Blanc, lequel l'aiderait à réaliser son rêve d'émigration. Mais, en réalité, Eddie, se moque de son projet. Il profite plutôt d'elle sexuellement. De

surcroît, il se sert d'elle comme appât dans le cadre de son travail de détective privé, dans l'affaire de la disparition d'Élizabeth⁸⁰ :

Dimanche [...] tu m'accompagnes chez un homme que tu observes bien, comme tu sais le faire. S'il te fait des avances ? Prête-toi à son jeu, d'accord ? Je t'en prie. Est-ce que c'est important si je veux de toi ou pas ? Je ne sais pas. Mais tu m'as été très utile jusqu'ici. Je te jure que je tiendrai ma promesse (*BBNB* : 173).

Par ailleurs, Eddie n'a pas le sens de la courtoisie à l'égard des femmes ; Antoinette en fait les frais. Il l'appelle « ma poule » (*BBNB* : 97), c'est-à-dire sa prostituée. Cette expression imagée employée par Eddie est chargée d'une connotation péjorative, eu égard au type de relation que les deux individus entretiennent. Mais paradoxalement, et en dépit de tout ce qu'elle peut subir de la part d'Eddie, cette dernière lui demeure entièrement dévouée. Elle lui avoue : « je serai toujours pour toi *comme un toutou*, le plus fidèle, *toujours dans tes jambes, toujours comme tu veux* [nous soulignons] » (*ib.*). La jeune prostituée promet entière soumission et fidélité à son nouveau partenaire de sexe qui se sert des femmes comme des mouchoirs jetables.

Voilà pourquoi, dès sa première rencontre avec Antoinette, il a su lui faire comprendre qu'il était partant pour une partie de jambes en l'air dans un lieu habituel : l'auberge.

Antoinette, comme la plupart des filles dans la même situation, se montra d'une ponctualité irréprochable. [...] Eddie lui parla le langage dont ils étaient, tous les deux, coutumiers, sans pourtant lui imposer la fellation, qui était chez cet homme vulgaire la formalité préalable avec ce genre de nana (*BBNB* : 94).

À l'issue de cette expérience sexuelle avec Eddie, Antoinette a gardé un (bon) souvenir. Mais pour Eddie, cet acte très banal, mécanique et routinier ne signifie absolument rien. Il a des rapports sexuels pour jouir ; un point c'est tout. Désagréablement surprise par son indifférence totale, elle lui demande : « Tu m'as fait l'amour, Eddie, c'était si bon ! Ça ne compte pas ? » (*BBNB* : 172) Eddie n'en a cure car il sait à quel type de femme il a affaire. En effet, Antoinette est non seulement une prostituée mais aussi une nymphomane⁸¹, vu son avidité

⁸⁰ Comme d'autres jeunes femmes-victimes, elle est prise au piège dans le camp K8 dirigé par des hommes cyniques : le curé Roger et son acolyte, le proxénète Grégoire.

⁸¹ Antoinette se remet en cause face à Eddie par rapport à sa vie/conduite sexuelle en ces termes : « [...] Tu connais trop les filles comme moi, Eddie. Je ne suis pas une femme pour toi. Ce qu'il te faut, c'est une petite fille, une fille intacte, tu vois ce que je veux dire ? Tu seras le premier, comme ça tu la respecteras. Pas comme moi. Tu ne peux pas me

sexuelle. Elle multiplie les partenaires et les rapports sexuels ; elle rémunère d'ailleurs Dagobert pour satisfaire ses envies. Eddie en est informé. Il interroge l'ancien étudiant devenu un amant occasionnel rémunéré : « - Combien elle te donne, Antoinette pour baiser avec elle ? » (*BBNB* : 171) Ce dernier avoue avec euphémisme qu'« Elle [l]'aide un peu, de temps en temps, c'est tout » (*ib.*). On comprend, dès lors, l'attitude avertie d'Eddie. Il se méfie des femmes friandes de sexe quand bien même il s'en sert pour des ébats sexuels : « Avec ce genre de filles, il [faut] toujours ruser ; voilà ce qu'il avait appris depuis son retour. Toutes des menteuses, des voleuses, des vicieuses » (98).

Du point de vue d'Eddie, la femme n'est pas un être en qui, il faut avoir confiance : « À notre époque, il n'est même pas besoin d'avoir des femelles sous son toit pour être cocu. Dès que tu t'avisés de nouer le plus simple flirt, tu es déjà cocu, la belle pense déjà à un autre » (258). À vrai dire, Eddie est non seulement un noceur mais il est aussi et surtout un détracteur et un abuseur de femme. Ses appréciations des femmes sont péjoratives et, pour la plupart, stéréotypées. Sa perception dévalorisante et dégradante de la femme peut certes se justifier du fait de ses expériences avec les femmes mais aussi par sa moralité et sa personnalité. Il est un véritable produit de sa société et de son époque : « Eddie reconnaît volontiers qu'il mène une vie de bâton de chaise » (58). Sa vie est tumultueuse et ne suit aucun principe notamment d'ordre moral ou éthique. Il mène une vie d'errance et de jouissance, une vie mondaine dissolue où le sexe est le centre.

Ainsi, il va sans dire que la démocratisation des mœurs, cette mouvance occidentale, a pour conséquence la montée de l'individualisme hédoniste et irresponsable. Par conséquent, les relations humaines n'ont plus de consistance ni d'épaisseur ; elles s'effritent, se vident de plus en plus, du fait de l'indifférence et de l'insouciance caractéristiques de la logique individualiste ou égocentriste de l'individu postmoderne. Ce dernier évolue dans la société comme être solitaire et libre/libertaire. Il ne recherche que ces intérêts personnels par tous les moyens ; parfois au détriment de ses semblables et de la société entière. Pour lui, comme le renchérit Sabine van Wesemael (2005 : 85) : « Seule demeure la quête de l'égo et de son intérêt propre, l'extase de la libération personnelle, l'obsession du corps et du sexe ». C'est dire que le libéralisme social est à l'origine de l'émergence des anti-valeurs à

respecter, Eddie. Trop d'hommes m'ont vue nue, les jambes en l'air, je suis trop souillée, tu ne me respecteras jamais » (*BBNB* : 348).

savoir : l'individualisme, la frivolité, l'immoralité/le cynisme. « Mais plus les mœurs se libéralisent, plus le sentiment de vide gagne » (85). Michel Houellebecq (1991 : 144) pense que : « La valeur d'un être humain se mesure aujourd'hui par son efficacité économique et son potentiel érotique [...] ». Wesemael et Houellebecq corroborent la vision lipovetskienne de la société contemporaine ; car selon Gilles Lipovetsky (1989), nous vivons à « l'ère du vide »⁸². Telle est l'expression qu'il emploie pour traduire la vacuité aliénante des liens sociaux, propre au contexte social mondial actuel. Dans la même perspective, Wesemael (2005 : 88) conclut qu'« Avec le libéralisme, c'est l'individualisme cynique et la faillite des valeurs qui s'imposent comme loi ». Que dire, de plus, lorsque « le libéralisme sexuel » décrit par Houellebecq (1994) rivalise d'adresse avec le libéralisme économique, favorisant de la sorte la marchandisation sexuelle ou l'exploitation de la femme, érigée en une valeur d'échange ?

II. SEXE ET BUSINESS : ENTRE PROXÉNÉTISME ET PÉDOPHILIE

Branle-bas en noir et en blanc donne à découvrir une société immorale. La liberté que s'octroient les uns et les autres y frise le libertinage. Le vice y a élu domicile. Et dans cet ensemble, la femme constitue une matière première dans l'industrie du sexe. Elle est dès lors une cible privilégiée, une proie facile à dompter, manipuler et exploiter, ce que l'on observe à travers les pratiques telles que le proxénétisme et la pédophilie.

II.1. DU PROXÉNÉTISME OU LE MARKETING SEXUEL À L'ŒUVRE

Le marché du sexe s'apparente dans le récit à tous les autres types de marché ou de commerce. Grégoire, en plus d'être impliqué dans d'autres affaires malsaines, est un proxénète bien connu de la ville. Il est proche des autorités politiques dont il bénéficie de la protection et de faveurs diverses. C'est un fournisseur de femmes de tous les âges aux

⁸² Le titre de son ouvrage est d'ailleurs fort révélateur : *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain* (Paris : Folio, 1989).

clients de luxe, notamment les blancs⁸³. Grégoire, se souvient le narrateur, « [...] paraissait [...] au centre d'une volée de baboulinettes, pas vilaines non plus, ma foi, fringuées comme des princesses, ainsi qu'il sied autour d'un petit proxénète fournisseur de services dont personne ne se vante, et qu'on dissimule » (*BBNB* : 40). Il est décrit par l'un de ses anciens partenaires véreux et vicieux comme « un personnage exécrationnel et dangereux ; irascible et vindicatif d'ailleurs [...] [qui] procurait des filles aux expatriés [...] » (210). Eddie, le héros, l'appelle « le petit proxo marchand de putasses » (212). Grégoire est un jeune homme vicieux, un « vrai caïd » ; son ancien associé précise qu'il est « proche du tout-puissant ministre de l'Intérieur roi de la fraude électorale » (*id.*). C'est un proxénète qui se veut professionnel. Il déployait une stratégie de marketing sexuel consistant en une approche individualisée pour attirer l'attention de sa clientèle et surtout faire naître le désir.

[Il] faisait du porte-à-porte. [...] Il venait et disait quelque chose dans le genre : Ne voulez-vous rien ? Je peux vous procurer de la compagnie, si vous voulez. Faites l'amour, pas la guerre, et d'autres coquecigrues de même style. Il revenait sans cesse à l'assaut. On peut bien être surpris la première fois, mais on finit par comprendre (*BBNB* : 125).

Sa cible privilégiée est constituée d'expatriés. D'ailleurs, Georges, son ami blanc, lui rappelle que : « Le propre du proxénète, comme de tous les bons commerçants, est de chercher des clients [...]. Dans une ville où il y a si peu de blancs, et surtout des blancs en situation de solitude, ce n'est pas tellement compliqué » (*id.*). Toutefois, ce marché du sexe ne manque pas de clients, des consommateurs « d'offre de service en fantasme » (*BBNB* : 83). Les toubabs expatriés sont friands de femmes africaines notamment les plus jeunes. Ce sont, par conséquent, des consommateurs privilégiés que l'on gagnerait à fidéliser par la qualité de service. Au narrateur de souligner :

Par exemple, on pourrait se figurer qu'il est facile de localiser un cercle d'expatriés amateurs de chairs noires très fraîches. [...] Il était alors partout question d'un ambassadeur toubab gourmand de toutes jeunes filles africaines, de préférences impubère, un vrai pervers [...] (*id.*).

C'est dire que la pédophilie est également un vice caractéristique de la société dépeinte. Car certains pervers sexuels sont des pédophiles,

⁸³Le narrateur s'en offusque, en déclarant : « Ah ! ces toubabs ! chez eux, ils prétendent ne pas vouloir des bamboulas, mais, à peine débarqués chez nous, les voilà qui se jettent sur nos bamboulines et autres bamboulinettes comme la misère sur le pauvre monde » (*BBNB* : 44).

des friands de *bamboulinettes*, pour reprendre une expression du narrateur.

II.2. LA PÉDOPHILIE : LES MÉANDRES D'UN RÉSEAU DE PERVERSION SEXUELLE

La pédophilie s'inscrit aussi au cœur de la pratique de la prostitution. Les jeunes filles sont les proies de pervers sexuels, notamment les pédophiles. Ces derniers se servent de leur pouvoir d'achat pour se livrer à leurs fantasmes sexuels. Les fournisseurs des victimes sont le plus souvent, en dehors des proxénètes professionnels à l'instar de Grégoire, des parents eux-mêmes. Papa Ébénezer, le père de Nathalie, est de ceux-là. Il se sert de ses filles afin d'obtenir des faveurs diverses d'hommes fortunés. Il livre ses petites filles à la merci de ces riches bourreaux qui s'en délectent. Par exemple, Georges Lamotte aurait pu avoir une relation sexuelle avec Nathalie qui lui avait été livrée par son père. Mais, son sens éthique l'en empêche ; il avoue à Eddie : « Impossible d'imaginer plus petite fille. J'aurais mieux fait d'en faire ma petite fille, de l'adopter » (*BBNB* : 126). Il a plutôt préféré nouer une relation amicale avec Nathalie. Elle était devenue son amie et non pas sa partenaire sexuelle, une proie à sa merci. Toutefois, Eddie, un habitué des variétés de sport sexuel s'effectuant dans sa société, taquine son ami toubab qui se démarque :

Dis donc, à propos de Nathalie, [...] j'ai flairé un truc nauséabond dans votre relation, qu'est-ce que c'est au juste ? Tu n'as quand même pas fait l'amour à cette gamine qui pourrait être ton arrière-petite-fille ? Mais tu es un horrible personnage. Tu les prends au berceau, tes partenaires ? À mon tour de pointer mon index sur ton ventre et de t'apostropher comme un malpropre, vilain pédophile. Rassure-toi, ici nous en sommes tous là. Je te l'ai dit, l'Afrique rend maboul (*BBNB* : 295).

Eddie dans ce passage essaie, quoiqu'ironiquement, de souligner l'ampleur de la déviance des mœurs sexuelles qui ronge viscéralement sa société, voire les sociétés africaines. En effet, une lecture sociocritique du roman permet de se rendre compte de l'état de dépravation générale du sociotexte. La matière textuelle met en évidence un environnement corrompu sur le plan socio-moral et politique, dans lequel évoluent des maniaques et pervers sexuels comme Joachim. C'est un bourgeois cynique et pervers. Il est friand des femmes de tous les âges. Norbert le sait mais n'avait jamais songé que sa propre famille compterait parmi ses victimes.

Joachim a eu des relations jugées incestueuses avec une fille de son clan. « Le clan, c'est la famille » (*BBNB* : 249). Norbert, le père de la fille, est doublement outragé : « ... inceste [...], malédiction, un enfant est né il y a un an... » (250). Le déshonneur est au comble pour ce policier et père de famille. Cependant, la triste vérité est que sa propre femme est impliquée, jusqu'au cou, dans l'affaire :

[...] la mère le savait ; elle avait peut-être même encouragé sa fille. Il y avait de la morbidité dans l'imagination du policier amateur d'extras ; il poussait maintenant ses soupçons jusqu'à se demander si le séducteur n'avait pas joui des faveurs maternelles, avant de jeter son dévolu sur la gamine : on disait que c'est ainsi que ce personnage atroce s'y prenait habituellement (*id.*).

De fait, Joachim « [...] a baisé une fille de son propre clan, peut-être même la mère et la fille » (251). En effet, rappelons que la mère de cette famille humiliée est elle-même non seulement une prostituée mais aussi une proxénète avérée. Elle convainc ou contraint ses filles de/à coucher avec des hommes riches pour de l'argent. Elle gagne de l'argent grâce à un business sexuel sur le dos de son mari policier. C'est Rebecca, l'une de ses filles, une victime de l'endoctrinement de la mère, qui enfin, par révolte, dénonce le système bien huilé mis en place par sa mère. Démasquée par un collègue de son père, elle est bastonnée et humiliée par ce dernier sans que sa mère, le cerveau de l'affaire, ses sœurs et ses collègues ne viennent à sa rescousse. Abandonnée à elle-même et marginalisée au sein de la famille, la petite Rébecca se venge en mettant à nu le réseau de prostitution familial. Écoutons plutôt :

Rébecca, la petite gourgandine avérée, en a eu assez d'être la maudite de la famille, la pestiférée. Elle avait espéré plus de chaleur de la part des autres femmes de la famille, qui étaient bien loin d'être des saintes. Elle avait espéré que sa mère, complice de ses filles, lui témoignerait une solidarité plus active, qu'elle prendrait sa défense [...]. Elle a conçu de se venger et, un jour, elle est venue en larmes auprès de son père et, à ses genoux, lui a révélé [...] que c'est leur propre mère qui organisait la prostitution de ses filles et en touchait les dividendes (*BBNB* : 252-253).

Le narrateur fait découvrir au lecteur les prouesses sexuelles de Rebecca qu'elle prenait le soin de consigner dans son journal intime. On dirait, en milieu professionnel, une espèce de rapport d'activités. De n'avoir que quatorze ans et être en classe de sixième, qui pis est dans un collège confessionnel dirigé par les religieuses, ne l'a pas empêché de devenir « une vraie courtisane » et « une vraie professionnelle ». L'extrait suivant en dit long à ce propos :

En proie à l'on se demande qu'elle perversion, Rébecca, la sulfureuse fille de Norbert, avait scrupuleusement consigné sur ces soixante feuillets réunis par une spirale, [...] toutes les circonstances de sa vie au cours de ces deux années [...]. Tout y était, jusqu'à la nature des câlins que la gamine prodiguait aux messieurs fortunés de tous âges et de toutes provenances. Le Kâma-sûtra, édition remaniée, corrigée et enrichie [...] [avec l']interminable succession des noms, des dates, des heures. Les filières étaient même mentionnées, dont une décrite avec précision [...] (BBNB : 183).

À l'évidence, en dépit de son très jeune âge, Rébecca n'était plus une néophyte en matière de sexe. Elle se prenait déjà pour une experte qui parvenait à satisfaire à volonté ses clients, même les plus exigeants. Mais pour son père, elle reste une gamine, la sienne. Voilà pourquoi, il s'en prend au *magida*⁸⁴, le dernier pédophile à qui Rébecca s'est livrée.

Norbert s'enflamme contre Eddie qui veut le raisonner : « Excuse-moi, là je te coupe. Un père de famille lui ? Je vais vomir. Un sale pourri [...]. Elle aurait pu être cent fois sa fille. Ils [les *magidas*] viennent ici avec leurs robes puantes et leur sale fric, ils tringlent nos gamines encore au berceau. Les salauds... » (59). Il se décide, au bout du compte, à se venger en assassinant le *magida* pédophile, « l'abominable homme du Nord par qui son déshonneur était arrivé » (62) après que celui-ci a vainement voulu l'acheter en lui proposant une forte somme d'argent. Mais, le pire pour ce père humilié, c'est Eddie qui le lui rappelle. Il lui fait remarquer que « [sa] petite Rébecca chérie, élevée dans la religion chrétienne rehaussée par [la] tradition, offre son cul⁸⁵ à tous les passants pour une bouchée de pain. [...] ce qu'il y a de plus horrible dans la situation, c'est que [...] cet ange [qu'il] croyai[t] propre comme un sou neuf [...] était consentante, qu'elle acceptait cette souillure [...] » (67). Autrement dit, suivant les dires d'Eddie, la relation entre l'adolescente Rebecca et le *magida* reste un marché conclu à l'avance entre les deux parties. Le père ne devrait pas l'oublier parce qu'aveuglé par l'amour paternel. C'est de la prostitution pure et simple par laquelle il y a, d'un côté, de l'argent et de l'autre, du sexe. Aussi Eddie se fait-il cynique :

⁸⁴ D'après la note infrapaginale, c'est un « Riche ou notable musulman originaire du Nord [- Cameroun] » (BBNB : 59).

⁸⁵ Il emploie dans la même réplique d'autres expressions pour faire ressortir la crudité de la chose afin que Norbert soit plus persuasif face au tribunal : « [...] elle se fait baisé ou bien elle couche, ce n'est pas la même chose, ça ne frappe pas un juge, ça, surtout africain [...]. Tu pourrais dire elle se fait enculer, c'est pas mal déjà, mais on croirait qu'elle a été forcée, qu'elle n'était pas consentante » (BBNB : 67).

« Mais elle offre son cul, c'est vraiment ce qu'il y a de mieux. D'accord ? Tu diras, elle a offert son cul ? D'autant plus que c'est la vérité vraie » (*id.*). En échange, elle a reçu de l'argent. Dès lors, la balance est équilibrée. On ne saurait donc pas parler d'un marché de dupes.

Eddie essaie alors de relativiser la situation en la généralisant. Il dresse le tableau de la prostitution galopante dans sa société délurée où le sexe est devenu un produit de grande consommation. À ce sujet, David Mbouopda et Jean Ntuendem (2016 : 121) soulignent que :

[...] la prostitution [...] fait l'objet d'une grande préoccupation chez Mongo Beti. Dérèglement des mœurs, recherche excessive des plaisirs sensuels, la prostitution est caractérisée dans le roman par l'image de la femme dévoilée par les différents regards. Mongo Beti peint une société dans laquelle les relations entre hommes et femmes sont réduites au sexe, source du plaisir sensuel.

Eddie montre que toutes les jeunes filles, quel que soit leur âge, sont impliquées dans ce marché du corps/sexe. Il veut faire, à tout prix, comprendre cette amère réalité sociale ambiante à Norbert, le père désillusionné et déshonoré :

Ça n'arrive qu'à toi ? Il vaut mieux entendre ça que d'être sourd. Ça n'arrive qu'à toi ! Tu rigoles, c'est comme ça partout, mon vieux. Toutes les familles en sont là. C'est quasiment une industrie maintenant pour les petites filles, sinon comment se procurer toutes ces jolies choses dont elles raffolent, hein, les perruques, par exemple, c'est que, mine de rien, ça coûte cher, une perruque, mets-toi à leur place. [...] Je peux même dire que tu as de la chance, toi, il n'y a eu que deux brebis galeuses chez toi, enfin, jusqu'à preuve du contraire (*BBNB* : 249).

La légèreté des mœurs manifeste dans l'univers textuel est donc le propre de bon nombre de personnages décrits (peu importe le genre/sexe, l'âge ou la strate sociale), plongés dans les conduites à la mode, notamment le proxénétisme, la pédophilie et la luxure.

De surcroît, Eddie est un machiste ; il est catégorique dans sa perception essentiellement dévalorisante de la femme. À l'écouter, la femme est un objet sexuel. Elle n'est bonne qu'à assouvir les penchants ou les fantasmes sexuels masculins. Homme sans véritable moralité, la femme n'est pas respectable aux yeux d'Eddie. Il s'offusque d'ailleurs contre le crime commis par Norbert en proférant des mots qui remettent en question l'image de la femme dans son contexte social : « A-t-on idée de zigouiller un homme parce qu'il a baisé une bonne femme ? » (*BBNB* : 182). On serait tenté de croire qu'il est normal, pour lui, qu'on méprenne, manipule ou exploite la femme à volonté, sans peur d'une certaine réprobation. En clair, il semble inférioriser,

dévaloriser les femmes qui, à son avis, doivent être assujetties par les hommes. Mieux, selon lui, l'homme est le sexe fort sur tous les plans et doit, par conséquent, dominer, voire mépriser la femme. Les analyses d'Ambroise Kom (1996) dans un article sur Calixthe Beyala, portant sur la nature des rapports hommes-femmes, peuvent s'appliquer aux personnages betiens. Kom dépeint, d'une part, l'homme tel « un être désaxé, dégradé et animalisé du fait de sa lubricité, de ses fourberies » (1996 : 69). L'homme s'avère donc être un bourreau de la femme en tant qu'un être cruel et froid. D'autre part, la femme, quant à elle, est dépeinte, comme une créature « [...] méprisée, humiliée, dégradée, réduite à son sexe et, le plus souvent soumise à la prostitution. Elle subit le despotisme possessif des mâles en rut dans une société foncièrement patriarcale » (1996 : 65). Le sort du personnage féminin betien est donc déplorable et indignant ; puisque la gent masculine exerce un pouvoir abusif, facteur majeur d'aliénation de la femme. Toutefois, Mongo Beti, à travers le titre de son quatrième chapitre, s'interroge en s'indignant : « Chaque société n'a-t-elle que la femme qu'elle mérite ? » (*BBNB* : 240). Enfin, par le biais de son narrateur, pense-t-il qu'il est urgent « d'alphabétiser le sexe faible » (*BBNB* : 184). Autrement dit, la femme doit parvenir à une prise et à un éveil de conscience afin de pouvoir s'affranchir du joug masculin. Mongo Beti se veut à cet effet un écrivain féministe ; puisqu'il songe, dans son ultime roman, tout comme dans ceux qui l'ont précédé⁸⁶, à la libération/l'émancipation de la gent féminine. Le romancier projette, aux moyens d'éléments ironiques et satiriques qui sont autant d'indices fustigeant l'état d'asservissement de l'être féminin, de voir la femme sortir des serres de l'homme, son bourreau, pour gagner sa liberté, sa dignité et son respect ; bref, pour cesser d'être réduite à une simple proie sexuelle.

CONCLUSION

Somme toute, la femme, à la lecture de *Branle-bas en noir et blanc*, apparaît réduite à un objet sexuel ; car elle s'avère facile à conquérir, à dominer et/ou à manipuler. Elle est donc exploitable. Les hommes s'en servent à volonté ; et ce, dans une logique phallocratique, machiste et, parfois, perverse. Ainsi, la femme semble être une proie sexuelle aux yeux des hommes qui, pour la plupart, n'ont aucun respect à son égard.

⁸⁶ Nous pouvons mentionner, entre autres, *Ville cruelle* (signé sous le pseudonyme Eza Boto), *Perpétue et l'habitude du malheur* et *Trop de soleil tue l'amour*.

Son image est donc dégradée et dévalorisée, au regard du contexte culturel, socio-moral et économique dépeint par le romancier dans une verve satirique caustique, nourrie par un humour noir qui ne laisse point indifférent. En un mot, Mongo Beti fait une peinture de la société camerounaise, à l'aube du XXI^e siècle, en proie aux mutations sociales, notamment en matière de mœurs sexuelles. Le romancier a su faire une satire de la luxure en dépeignant, avec une ironie acérée qui lui est propre, des personnages dévergondés, insolites, individualistes et hédonistes ou jouisseurs, préoccupés par l'argent, les plaisirs relatifs au sexe et à l'alcool et le pouvoir. Il parvient à ausculter, à l'image d'un sociologue avisé, une société foncièrement dépravée, baignant dans la lubricité et où, finalement, selon lui, « le vice [est devenu] la norme, le tortueux la règle, l'arbitraire la vertu » (Beti, 1999 : 78). Cette posture d'écrivain engagé et féministe, conforte l'idée selon laquelle « [...] Mongo Beti a [toujours] plaidé pour une littérature africaine réaliste et engagée » (Locha Mateso, cité par André Djiffack, 2000 : 14).

Ouvrages cités

- AMABIAMINA, Flora. 2017. *Femmes, parole et espace public au Cameroun. Analyse de textes des littératures écrite et populaire*. Bruxelles : P.I.E Peter Lang.
- . 2015. L'éthos de femme libérée dans la chanson féminine camerounaise. *Cahiers ivoiriens d'études comparées/Ivoirian Journal of Comparative Studies*, 61-76.
- BAQUÉ, Dominique. 2002. *Mauvais genre(s) : érotisme, pornographie, art contemporain*. Paris : Édition du Regard.
- BARTHES, Roland. 1973. *Le plaisir du texte*. Paris : Seuil.
- BAYART, Jean-François. 2014. *Le Plan cul. Ethnographie d'une pratique sexuelle*. Paris : Fayard.
- BRULOTTE, Gaëtan. 1998. *Œuvres de chair : Figures du discours érotique*. Québec/Paris : Presses de l'Université Laval.
- CROS, Edmond. 2003. *La Sociocritique*. Paris : L'Harmattan.
- DUCHET, Claude. 1979. *Sociocritique*. Paris : Nathan.
- DJIFFACK, André. 2000. *Mongo Beti : la quête de la liberté*. Paris : L'Harmattan.
- FANDIO, Pierre. 2001. "Trop de soleil tue l'amour et En attendant le vote des bêtes sauvages : deux extrêmes, un bilan des transitions démocratiques en Afrique." *African Studies Quarterly*. En ligne. 13 oct. 2018. <http://www.africa.ufl.edu/asq/v7/v7ilal.htm>.
- GOLDMANN, Lucien. 1964. *Pour une sociologie du roman*. Paris : Gallimard.
- HOUELLEBECQ, Michel. 1991. *H.P. Lovecraft, Contre le monde, contre la vie*. Paris : J'ai lu.
- . 1994. *Extension du domaine de la lutte*. Paris : Maurice Nadeau.
- JOUE, Vincent. 2005. Lire l'érotisme. *Revue d'Études Culturelles*, 121-132.
- KOM, Ambroise. 1996. L'univers zombifié de Calixthe Beyala. *Notre Librairie* 125, 64-71.
- LAPOUGE, Gilles. 2014. Pornographie. *Universalis*, Encyclopédie numérique.

- LIPOVETSKY, Gilles. 1989. *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*. Paris : Folio.
- MARTI, Marc. « Edmond Cros, Le sujet culturel, sociocritique et psychanalyse, Paris, L'Harmattan, 2005, 270 p. » 15 juil. 2010. En ligne. 12 oct. 2018. <http://narratologie.revues.org/597>.
- MBOUOPDA, David, et NTUENDEM, Jean. 2016. Brouillage des frontières chez Mongo Beti et Claude Njiké Bergeret, dans Adama Samaké (dir.). *Pratiques et enjeux du discours dans l'écriture de Mongo Beti*. Paris : Connaissances et Savoirs. 115-136.
- MONGO, Beti. 1999. *Trop de soleil tue l'amour*. Paris : Julliard.
- . 2000. *Branle-bas en noir et blanc*. Paris : Julliard.
- MOURALIS, Bernard. 1994. Une autre parole : Aoua Keïta, Mariama Baa et Awa Thiam. *Notre Librairie* 119, 21-29.
- VAN WESEMAEL, Sabine. 2005. L'ère du vide. *RiLUnE : Revue des Littératures de l'Union Européenne/Review of Literatures of the European* 1, 85-97.